36e LIVRAISON. — 12 NOVEMBRE 1825. — TOME 11e.

LE MERCURE DU XIXe SIÈCLE,

Rédigé par

MM. Ader, Année, Bert, Berville, Félix Bodin, Buchon, Chatelain, Chasles, Dulaure, Alexis Dumesnil, E. Dumoulin, E. Dupaty, Étienne, Guadet, A. Jal, A. Jay, Lanjuinais, de Latouche, Cauchois-Lemaire, N. Marcouron, Montrol, Moreau, J.-P. Pagès, L.-B. Picard, X.-B. Saintine, de Senancour, L. Thiessé, A. Thiers, P.-F. Tissot, Ymbert, etc.



ON S'ABONNE A PARIS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N. 10,
A LA LIBRAIRIE DE L'INDUSTRIE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

AVIS.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement finit à la 130e livraison, sont priés de le faire renouveler s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi des livraisons.

Le *Mercure du* 19 *siècle* paraît le samedi de chaque semaine, chaque livraison se compose d'un cahier de 48 pages.

On souscrit à Paris,

AU BUREAU DU MERCURE, RUE ST.-MARC-FEYDEAU, N. 10.

Prix de la Souscription :

Paris.	Pour trois mois, ou un volume.	15 fr.	c
	Pour six mois, ou 2 volumes.	28	
	Pour un an, ou 4 volumes.	50	
Départemens.	Pour trois mois, ou 1 volume.	16	50
	Pour six mois, ou 2 volumes.	31	
	Pour un an, ou 4 volumes.	56	
Étranger.	Pour trois mois, ou 1 volume.	18	
	Pour six mois, ou 2 volumes.	34	
	Pour un an, ou 4 volumes.	62	

TABLE

DE LA CENT TRENTE-SIXIEME LIVRAISON.

LE MERCURE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

LE MERCURE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

RÉDIGÉ

PAR MM. ADER, ANNÉE, BERT, BERVILLE, FÉLIX BODIN, BUCHON, CHATELAIN, CHASLES, DULAURE, ALEXIS DUMESNIL, EVARISTE DUMOULIN, EMMANUEL DUPATY, ETIENNE, GUADET, A. JAL, A. JAY, LANJUINAIS (de l'Académie des inscriptions), DE LATOUCHE, CAUCHOIS-LEMAIRE, N. MARGUERON, MONTROL, MOREAU, J.-P. PAGÈS, L.-B. PICARD (de l'Académie française), X.-B. SAINTINE, DE SENANCOUR, LÉON THIESSÉ, A. THIERS, P.-F. TISSOT, YMBERT, etc.

TOME ONZIÈME.

Paris.

AU BUREAU DU MERCURE,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N. 10;

P. MONGIE, L'AINÉ, LIBRAIRE,
BOULEVARD DES ITALIENS, N° 10.

1825.

A UN VIEILLARD.

APOLOGUE.

Las des fleurs, épuisé de ses longues amours,
Un papillon, dans sa vieillesse,
(Il avait d'un printemps goûté les plus beaux jours)
Voyait d'un œil chagrin la tendre hardiesse
Des amans nouveaux nés dont le rapide essor
Effleurait les boutons qu'entrouvrait la rosée.

Soulevant, au soleil, le débile ressort
De son aile à demi-brisée :
« Tout a changé, dit-il, tout se fane. Autrefois,
» L'univers n'avait point cet aspect qui m'afflige;
» Oui, la Nature se néglige,
» Aussi pour la chanter l'oiseau n'a plus de voix.
» Les papillons passés avaient bien plus de charmes!
» Toutes les fleurs tombaient sous nos brûlantes armes.
» Touchés par le soleil, nos légers vêtemens,
» Semblaient brodés de diamans.
» Je ne vois plus rien sur la terre
» Qui ressemble à mon beau matin!
» J'ai froid. Tout jusqu'aux fleurs prend une teinte austère,
» Et je n'ai plus de goût aux restes du festin.
» Ce gazon si charmant, ce duvet des prairies,

» Où mon vol fatigué descendait vers le soir,
» Où Chloé, qui n'est plus, vint chanter et s'asseoir,
» N'offre plus qu'un vert pâle et des couleurs flétries.
» L'air me soutient à peine à travers les brouillards,
» Qui voilent le soleil de mes longues journées;
» Mes heures sans amour se changent en années:
» Hélas! que je plains les vieillards!

» Je voudrais cependant que mon expérience
» Servît à tous ces fils de l'air,
» Sous des bosquets flétris j'ai puisé ma science,
» J'ai défini la vie, enfans! c'est un éclair.
» Frêles triomphateurs! vos ailes intrépides,
» S'arrêteront un jour avec étonnement:
» Plus de larcins alors, plus de baisers avides,
» Les roses subiront un affreux changement.

» Je croyais comme vous qu'une flamme immortelle
» Coulait dans les parfums créés pour me nourrir,
» Qu'une fleur était toujours belle,
» Et que rien ne devait mourir.
» Mais le temps m'a parlé; sa sévère éloquence
» A détendu mon vol et glacé mes penchans;
» Le côteau me fatigue et je me traîne aux champs,
» Enfin je vois la mort où votre inconséquence
» Poursuit la volupté. Je n'ai plus de désirs,
» Car on dit que l'amour est un bonheur coupable,
» Hélas! d'y succomber je ne suis plus capable,
» Et je suis tout honteux de mes premiers plaisirs. »

Près du Sybarite invalide,
Un papillon naissait dans toute sa beauté:



Cette plainte l'étonne, il rêve, il est tenté
De rentrer dans sa chrysalide.

« Quoi! dit-il, ce ciel pur, ce soleil généreux
» Qui me transforme et qui me fait éclore,
» Mon berceau transparent qu'il ouvre et qu'il colore,
» Tous ces biens me rendront coupable et malheureux?
» Mais un instinct si doux m'attire dans la vie!
» Un souffle si puissant m'appelle autour des fleurs!
» Là bas, ces côteaux verts, ces riantes couleurs
» Font naître tant d'amour, tant d'espoir, tant d'envie!
» Oh! tais-toi, pauvre sage, ou pauvre ingrat! Tais-toi:
» Tu nous défends les fleurs, encor penché sur elles;
» Dors, si tu n'aimes plus: mais les cieux sont à moi,
» J'éclos pour m'envoler, et je risque mes ailes! »

Mme. Desbordes-Valmore.

Du Culte en général, et de son état, particulièrement en France; *par* M. Kératry, *ancien député. Seconde édition.*

La seconde édition de cette brochure est augmentée d'un préambule très-remarquable, dans lequel l'auteur fortifie par de nouvelles raisons et de nouveaux exemples les principes établis dans le corps de son livre. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans une discussion politique qui nous mettrait encore plus à même sans doute de faire apprécier le beau caractère et les nobles sentimens de l'ancien député du Finistère. M. Kératry, après avoir fait un touchant tableau des malheurs de la Grèce, termine ainsi sa brillante péroraison : « Jeunes Français qui me lisez, si je ne me » trompe pas, et (de tous les salaires que j'ai souhai- » tés ce serait le plus doux) si vous avez eu jamais » quelque confiance dans mes paroles, je vous de- » mande de me permettre encore un avis : je veux, » après un grand et noble écrivain, confier à votre » généreuse indignation les infortunes d'un peuple » digne d'un meilleur sort Non, il n'est pas sans ver- » tus, puisqu'il a le courage de la liberté ! Non, il » n'est pas sans hautes pensées, puisque, ferme dans » la religion du Christ, il regarde le ciel, meurt et ne » gémit pas ! La lutte est engagée entre le droit et la » force, entre la barbarie et une civilisation qui al- » lait briller de l'éclat des anciens âges : le combat est » malheureusement inégal; mais il est permis à celui

» qui est libre de sa personne d'y entrer et de chan-
» ger les augures. Que parlé-je de changer les au-
» gures? est-ce qu'ils ne seraient pas favorables? Les
» pierres du Péloponèse ne se dresseraient-elles pas
» plutôt pour en donner? Croyez-vous que le ciel reste
» neutre? Et la parole de l'Évangile, en s'éloignant
» de la bouche sainte qui la prononça il y a dix-huit
» siècles, aurait-elle donc perdu sa force? Il y a des
» opprimés au monde; ils ne sont pas loin de vous:
» est-ce que vos jeunes ames ne frémissent pas de co-
» lère? C'est en Grèce, c'est aux champs de Platée:
» est-ce que votre cœur ne vous y a pas transportés? »

Dès long-temps habitué à traiter de grandes questions de morale, M. Kératry consacre les premiers chapitres de son ouvrage à des considérations religieuses de l'ordre le plus élevé. Il rappelle succinctement, mais d'une manière toujours éloquente, et la faiblesse de notre propre nature et la nécessité d'un culte qui réponde aux besoins de l'homme social. Cet écrivain, renfermant dans de sages limites les doctrines de l'idéalité, veut que l'on environne de formes sensibles les objets de notre contemplation. « C'est par » l'oubli de cette loi, dit-il, que la philosophie al- » lemande s'égare; elle a placé la vérité sur un trône » de vapeurs: là, seulement, le disciple de Kant » veut la voir, et l'on peut prédire qu'il s'échappera » bientôt à lui-même dans sa vaine recherche. » Mais le philosophe chrétien, qui accorde à la faiblesse de nos sens les solennités du culte, repousse comme de véritables profanations toutes les grandeurs mondaines dont s'est emparé le sacerdoce; il condamne avec force tout ce qui s'écarte de la ligne évangélique de

nos devoirs, c'est-à-dire de l'esprit de charité et d'égalité si souvent recommandé par un Dieu. Il s'indigne surtout contre ceux qui font plier la religion à leurs desseins, et prétendent au besoin s'en servir comme d'un instrument politique. On sent que la belle ame de M. Kératry ne s'accommode point de cette diplomatie dévote dans laquelle on fait intervenir le ciel, et de tant de faux oracles que la troupe d'Escobar rend au nom de l'Évangile. C'est flétrir la religion, c'est flétrir le sacerdoce même. « En vérité, » dit M. Kératry, il y a quelque chose de plus grand » qu'un succès transitoire dans la mission d'un prêtre » qui croit. C'est Dieu qui l'a mis à l'œuvre, c'est à » Dieu qu'il doit compte, et c'est ainsi qu'avec ses » frères, sans regarder ni à droite ni à gauche, il » marche dans les voies providentielles, qui sont en» core ici-bas pour tous des voies de paix et de bon» heur. » Voilà le plus beau portrait que l'on puisse tracer d'un véritable ministre des autels, mais ce n'est pas au milieu des ligueurs ni parmi les congrégations qu'il faut chercher une ressemblance à ce portrait. L'auteur a pris soin de le prouver lui-même dans un morceau plein de verve et d'éclat, dont on nous saura gré de citer ici quelque partie. « Les nombreuses sub» divisions du catholicisme actuel, en confréries et en » diverses communautés émanées du pouvoir absolu, » ne conviennent qu'au pouvoir absolu; c'est sa mi» lice; on en a la conscience; on sait qu'elles sont » destinées à renverser le véritable gouvernement re» présentatif, ou à en être bientôt dévorées. De-là à » les haïr il n'y a qu'un pas; car le régime de la ser» vilité et celui de la liberté ne peuvent se donner la

» main. Ces corps, régis par une seule tête en dehors
» de la cité, représentent des idées et des préjugés qui
» se sont évanouis ; mais ils ont pour eux des formes
» qui subsistent encore dans l'autorité ultramontaine ;
» création compacte, serrée, d'une forte soudure, et
» dont le jésuitisme n'est que l'expression ou l'appen-
» dice. »

M. Kératry ne possède pas seulement à un très-haut degré la vigueur et l'énergie du style, mais il devient encore tendre et affectueux quand son cœur s'ouvre au charme ineffable de la religion. Je ne connais rien de plus gracieux et de plus touchant que ce qu'il dit de la fête des Rogations et de la Fête-Dieu. Cet honorable écrivain a composé différens traités, sur les beaux-arts, sur les sciences, sur la philosophie, et partout il s'est montré chrétien zélé et catholique de bonne foi. Il n'est pas jusqu'à ses romans qui n'offrent des traces profondes du sentiment religieux, et où plus d'un docteur fameux ne pût au besoin ajouter à son instruction. L'ouvrage, dont nous annonçons aujourd'hui la seconde édition, ne se perdra point dans la foule de ces productions éphémères qui disparaissent en naissant : ainsi que les brochures de M. Cauchois-Lemaire, celle de M. Kératry s'associera par l'importance des matières et par la beauté du style à la perpétuité de cette même religion qu'il défend si glorieusement.

A. Dumesnil.

Les Tigres de Londres et les Lions de Paris, *par* miss Harriet Wilson *.

Je ne sais s'il est possible de mieux comprendre que ne l'a fait miss Harriet Wilson, l'esprit du siècle où le ciel l'a fait naître. On ne se joue pas du public avec plus d'audace. On ne mystifie pas son lecteur avec une *disinvoltura* plus facile et plus élégante. Son esprit s'est porté d'un seul élan jusqu'à cette hauteur de dédain, jusqu'à ce dernier degré de mépris pour les acheteurs de livres, jusqu'à cette parfaite appréciation de la littérature mercantile, qui suffiront à sa gloire : ô muses du Parnasse en ballots, jetez sur cette tête héroïque un rayon de l'auréole qui couronne les d'Arlincourt !

C'est une mystification complète, et presque merveilleuse, que miss Wilson vient de publier en deux volumes, sous le titre des *Lions et des Tigres*. Ne cherchez dans ces quatre cents pages, ni tigres, ni lions ; les bêtes féroces annoncées sur la couverture, sont les meilleures gens du monde : il n'y a rien de farouche chez le baron de *Nez-cassé*, monsieur *l'Écervelé*, la comtesse *Bien-passée*, la vicomtesse *Pèche-encore*, et lady *Tombe-sur-eux;* noms expressifs dont l'importation anglaise peut manquer d'élégance, mais non d'énergie. Une paire de tantes, une demi-dou-

* Deux petits volumes in-12. A la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

zaine de dandys, de vieilles amoureuses, quelques femmes galantes, des chercheuses de sots et des chercheuses d'amour, complètent la réunion de personnages que miss Wilson fait mouvoir dans ses volumes. On ne sait ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils veulent, ni où ils vont : leurs actions se mêlent et se croisent ; leurs pensées se contredisent et s'embrouillent ; ils apparaissent et disparaissent comme les ombres que le cauchemar évoque. C'est une mosaïque de portraits sans but, dont le hasard a disposé les fragmens. Le scandale semble vouloir s'y montrer ; il a soin de ne s'y montrer que voilé, pour que la curiosité, piquée et non satisfaite, redouble après la lecture.

Oh! que c'est bien connaître son monde! et que l'expérience dont miss Wilson est douée, l'a heureusement servie! Quel est le feuillet quotidien, rédigé pour servir d'appât aux intérêts du jour et du lendemain, qui décèle une observation aussi fine des signes caractéristiques de l'époque! elle a mesuré d'un coup-d'œil notre littérature, elle a toisé d'un regard notre librairie, et sous le titre le plus extravagant que sa cervelle ait pu enfanter, elle a jeté pêle-mêle ces mots qui font des phrases et ces phrases qui font des lignes. Elle a spéculé sur le scandale, et ne l'a que laissé entrevoir sous le faux-jour de l'équivoque. Digne de marcher à la tête des idées du siècle, et aussi supérieure au public dont elle rit, qu'aux écrivains qui ont tenté la même route, elle a jeté dans la circulation, l'*olla-podrida* la plus confuse, le logogriphe le plus indéchiffrable ; on le vend, on le lit, on l'achète, on le réimprime. Je soutiens qu'un esprit puissant, ingénieux, subtil, a seul été capable de deviner en si peu

de jours tous les secrets de la circulation des livres et de la bonhomie des lecteurs; et je demande pour miss Wilson une pension sur le trésor, comme pour l'une des observatrices les plus pénétrantes de la société qu'on nous a faite.

Mais ne trouve-t-on dans ces deux volumes, aucun indice d'une intention secrète? ce labyrinthe ne peut-il être parcouru à l'aide d'un fil conducteur que miss Wilson pourrait prêter s'il lui plaisait? Eh! non; c'est précisément dans cette audace qu'est le mérite de l'ouvrage et la gloire de l'auteur. Elle a si bien senti sa puissance et connu son talent, qu'à la fin de son œuvre, elle a fait l'aveu de sa longue ironie. Cette franchise a je ne sais quoi de sublime. Embarrassée du dénouement, elle s'arrête : « Il faut maintenant, » mes chers lecteurs, que je termine le plutôt possible » ce... ce... ce petit livre... enfin, donnez à mes pages » tel nom que vous voudrez. Je suis obligée d'aller à » Calais, où je dois trouver mon éditeur de Londres, » et il faut que je quitte Paris, fort jolie ville, ce soir » même à cinq heures. Ma femme de chambre attend » que je lui montre ce qui doit remplir mes cartons.... » et cependant mon héroïne Marie Callan est occupée » à prendre une leçon de danse; pendant que son » sort est incertain. Trouver une bonne fin pour cette » héroïne, la difficulté ne me paraît point aisée à » surmonter! voyons cependant.

» Ils se *marièrent et vécurent heureux*... c'est cela... » ils *s'arrangèrent de façon à ce qu'un enfant tous les* » *ans*... fi! c'est commun. La tuerai-je? c'est encore » bien commun en France, où les romanciers massa- » crent toutes leurs héroïnes! ce petit livre, com-

» mencé il y a huit jours, serait fini depuis long-
» temps, si je n'avais été horriblement embarrassée
» de mon héroïne. Maintenant que l'heure approche,
» j'en suis plus embarrassée que jamais. Qu'en faire?
» voyons? pile ou face! qu'une pièce de cinq francs
» tranche la difficulté. Se mariera-t-elle, ou restera-
» t-elle fille? face, si elle n'épouse pas; pile, si elle
» épouse, comme avait coutume de dire mon vieil
» ami Clanricarde! un, deux, trois! c'en est fait.
» Elle tombe face, et je ne la marie pas! »

Les romanciers français, auxquels mademoiselle Wilson décoche une épigramme en passant, vont triompher de son livre. Ils auront tort. Il y a dans l'audace bizarre de cette romancière improvisée, quelques étincelles d'un talent, dont il paraît qu'elle-même se rit de bon cœur. Ses étranges mémoires, publiés en concurrence avec ceux de l'honorable comtesse, madame de Genlis, ont déchiré à nos yeux le voile qui couvrait les mœurs de l'aristocratie anglaise. Ses portraits sont des grotesques; mais la vérité s'y trouve partout empreinte. La cour anglaise portant son bon ton et son mauvais français chez miss Arabella, miss Harriet et miss Anna; les pères nobles, devenus les mercures de leurs fils libertins et énervés; la perruque des juges défrisée par la Vénus volage et mercantile; les princes, les grandeurs, les seigneuries et les grâces, oubliant chaque jour leur majesté aux pieds des idoles que leur main puissante pare des dépouilles de l'État; le pédantisme dans la fatuité; la morgue dans la débauche; la niaiserie dans la prétention; la lourdeur et l'épaisseur de l'esprit dans le plus frivole amour de la mode et dans la plus confiante adoption de ses

travers : voilà les tableaux que miss Wilson nous a montrés dans leur grossièreté choquante. Elle nous a fait voir la noblesse en goguettes, dans le pays du monde, où son orgueil se guinde avec le plus de fierté ; le vice sérénissime dans sa nudité ; l'élévation du rang devenue triviale et basse dans le choix de ses plaisirs : en un mot, la fierté de la naissance, se consolant de sa pompe par une espèce d'anarchie, de crapule et d'aristocratie *sans-culotte*.

Ces traits hideux se montrent encore dans les petits volumes que miss Wilson vient de publier pour rire. Ce sont des monumens d'époque, que l'on recherchera un jour, comme on recherche encore la peinture des vices de la cour de Charles II, publiée vers 1690, par une mistriss Centlivre, qui avait moins d'audace, plus de savoir, autant de savoir-faire et aussi peu d'hypocrisie que notre Anglaise.

V. A.

Des Juifs anciens; *par* M. Halevy *.

Ceux qui s'instruisaient dans le dessein de savoir quelque chose de réel et d'utile étaient en fort petit nombre. Cette disposition devient plus générale, et il faut que la différence soit sensible, puisqu'il en résulte ce qu'on appelle un des travers de notre époque. Il serait donc temps d'établir, plus que ne l'a fait M. Halevy, une distinction positive entre l'histoire profane et l'histoire sacrée. Celle-ci fournit à la première des secours qu'on ne doit pas négliger, mais elle n'est pas tout entière dans l'ordre des choses terrestres, et il ne faut point confondre les genres. Lorsqu'en faisant adorer un veau, on devient grand-prêtre d'un culte pur, lorsque des serpens ailés mangent les femmes et les enfans, cela est dans l'ordre de la grâce. Quant à l'histoire de Noé, elle est dans le genre nautique. Mais ce qui est de l'histoire proprement dite ce sont les vicissitudes d'Israël qui, toujours exterminateur ou à moitié exterminé, conserve à travers les âges, pour l'instruction du monde, et son sanhédrin, et le souvenir de ces jours d'innocence, de ces jours trop rapides où les trente fils du grand juge, montés sur trente ânons, gouvernaient trente villes, il y a trente siècles.

Une grande partie de ces choses sont réunies avec

* Paris, 1825. — Un volume in-18, chez Lecointe et Durey, quai des Augustins, nº 49, et à la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, nº 10.

rapidité, avec clarté, et souvent avec beaucoup de convenance dans ce résumé, où rien d'essentiel ne semble omis, pas même la gloire des héroïnes qui enfoncent des clous. L'auteur a suivi attentivement les livres sacrés des Hébreux, et il a consulté d'autres autorités avec beaucoup de fruit. Il ne se montre pas exempt de quelque enthousiasme ; à la vérité c'est ainsi qu'on entraîne le lecteur, et puis il faut tout ce mouvement peut-être pour jeter avec naturel un certain voile sur plusieurs choses. On doit avouer que ce sont ici des annales de sang ; mais ce n'est la faute, ni de l'auteur, ni peut-être des Hébreux souvent réprimandés au contraire pour n'en avoir pas fait assez, lorsque les forces leur manquaient.

On trouve particulièrement une marque de prédilection pour la loi mosaïque dans ce passage : « Le génie d'un seul homme a suffi à cet ensemble, à cette universalité qui, chez *tous* les autres peuples, a exigé le concours d'une foule de législateurs et la succession de plusieurs siècles; la sage prévoyance de Moïse a tout embrassé. » C'était au contraire un usage assez général chez les législateurs de l'antiquité, d'embrasser ou de prétendre embrasser, dans la loi qu'ils dictaient, tous les intérêts des peuples que leur confiaient ou les Dieux, ou le Soleil, ou le Tien suprême, ou le Temps sans bornes. Toutes les théocraties paraissent avoir eu ce caractère à la fois religieux, moral, politique, pénal, rural, et même hygiénique. Après les Indes ou l'Égypte on pourrait citer la Crète et jusqu'aux projets de Platon. La loi des Perses surtout fut universelle en ce sens, comme celle des Hébreux; il se peut néanmoins que l'avantage sous ce rapport appartienne à



l'enfant sauvé du Nil. Lui seul peut-être a recommandé de porter à la ceinture de petites pelles pour faire de petits creux, dans des occasions fréquentes, sur lesquelles il est inutile de s'expliquer ici *. M. Halevy n'en parle point. Il a traité son sujet avec la gravité d'une persuasion qui d'ailleurs ne ressemble pas à de l'aveuglement, et qui l'a quelquefois très-heureusement inspiré. Deux morceaux surtout méritent beaucoup d'attention; l'un termine presque l'article des Machabées; et l'autre, plus près de la fin du volume, ne pourrait échapper qu'à des lecteurs superficiels.

On voit que ce résumé historique, remarquable par la facilité du style et par plusieurs réflexions, telles que celles qui concernent le législateur Rabbi-Saül, contient quelques lignes trop affirmatives pour l'histoire profane. La chronologie sacrée est elle-même indécise sur l'année de la formation du monde. M. Halevy adopte expressément, pour le voyage d'Abraham, le millésime 2668; ce qui donne au genre humain près de soixante-huit siècles. C'est peu; mais il faut savoir gré à ceux qui choisissent entre les dates convenues la plus vraisemblable. Des missionnaires ont fait de même au fond de l'Orient, afin d'éviter de dire aux peuples: Lorsque vous formiez de grands empires, vous n'existiez pas encore.

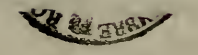
Avant Samuel et depuis lui, du Japon jusqu'à Rome, la théocratie n'a cédé à la royauté qu'avec beaucoup de répugnance. Le Cubo-Sama est toujours illégitime

* Ce sujet bizarre est devenu le sujet d'un poëme en plusieurs chants, dont l'auteur a été libraire, et ensuite directeur d'une bibliothèque impériale à quinze lieues de Paris.

aux yeux du dayri, jusqu'à ce que le dayri, voyant qu'il n'est plus possible de régner seul, charge des pamphlétaires de conter aux nations qu'il y a en ce monde deux pouvoirs indépendans l'un de l'autre, et que cela constitue l'unité. Alors, dans cette île comme sur le continent, le dayri consent à reconnaître pour légitime le Cubo-Sama. Samuel menaça du courroux du ciel les Hébreux qui voulaient enfin un roi ; mais le temps était venu, et le pontife ne pouvait plus gouverner. Du moins Samuel eut, même après sa mort, le plaisir de maudire le roi dans le logis d'une pythonisse. Ainsi, chez le seul peuple immédiatement dirigé par la sagesse suprême, aurait été réprouvée la royauté, qui partout ailleurs doit avoir été établie par le ciel : il faudra un jour expliquer cela.

Il y aurait d'autres remarques à faire ; mais elles seraient en grand nombre, et on doit toujours craindre de mêler aussi l'histoire profane avec l'histoire sacrée.

De Senancour.



Spicilége anecdotique *sur chaque partie du corps humain ; par* M. Mazeret.

Le véritable titre de ce livre est *Dénorama*. Vous l'avez ouvert, Madame, et vous l'avez déjà refermé ! auriez-vous été effrayée par l'obscurité prétentieuse de cette annonce, ou par la posture peu galante de ce *gladiateur*, en taille-douce, qui vous montre ses gémeaux et cette triple couche de muscles, que la prude madame de Sillery appelle d'un nom que les jésuites osaient à peine prononcer ? — Oui. — Voyez la prévention ! parceque vous ne comprenez pas un titre, vous rejetez un livre qui peut être bon ; parce que la première gravure vous déplaît, vous ne voulez pas voir les autres ! — Sans doute. — Comment, un assemblage de mots inintelligibles pour vous, ne pique pas votre curiosité ? — Nullement. — Si je vous expliquais ces mots, vous ne seriez donc pas bien satisfaite ? — Peut-être. — Mais savez-vous bien que voilà une tendance à l'indifférence qui est très-effrayante. Je nesaurais la tolérer, et bon gré, mal gré, vous apprendrez ce que veulent dire *Dénorama* et tous les mots qui suivent celui-là. Et d'abord, dites-moi : Entendez-vous le celtique ? — Non assurément. — Ni moi non plus, et le grec ? — Pas davantage. — Ni moi non plus ; mais M. Mazaret, l'auteur de ce livre dont vous faites fi ! sait assurément l'une et l'autre de ces deux langues ; car il prend la peine de m'avertir dans sa préface, que *Dénorama*, mot *Hybride* (encore du grec ! ceci veut dire : tiré de deux langues) se compose du celtique Den, *homme*, et du grec Horama, *vue*.

Ainsi vous comprenez la portée de cet *hybride* qui est de la longue famille des *Orama*, à qui nous devons les Panorama, Cosmorama, Panstéorama, Uranorama, Géorama, Diorama et Bombycitechnorama; c'est une revue de l'homme des pieds à la tête; un *Spicilége*... vous savez sans doute ce que signifie *Spicilége*. — Oh! mon Dieu, non. — Vous n'avez donc aucune teinture du latin? — Le respectable vicaire qui m'a instruite, m'en a fait lire beaucoup; mais je n'y ai jamais rien compris, ce qui m'ennuyait fort et paraissait plaire assez à mon professeur. — Moi, je l'ai presque entièrement oublié, et je traduirais Cicéron moins bien que M. de Quatremère ne traduit les inscriptions hiéroglyphiques, ou l'interprète de MM. de Chabrol et de Puymaurin l'arabe; cependant je crois me souvenir que *Spicilége* vient de Spica, *épi*, et Lego, *je cueille*; ce qui fait de *Spicilége* une récolte, et par extension, une collection, un recueil, une compilation.

Ces choses une fois établies, vous voyez, Madame, que rien n'est plus clair que ce titre dont l'obscurité vous épouvantait.

M. Mazeret est un glaneur qui a ramassé çà et là des traits, des anecdotes sur chaque partie du corps humain, et qui a formé un dénorama, ou plus simplement un *ana*. — Oh ciel! un *ana!* et vous croyez que vous m'inspirez le désir de reprendre le livre en me disant une chose semblable? — Je l'espère; car je m'empresse d'ajouter que le recueil n'est pas mauvais, et qu'il renferme des choses assez curieuses. De plus, ce *spicilége* est à peu près complet; mais, rassurez-vous, il ne contient rien que vous ne puissiez lire; voyez plutôt la table des articles. — Mais, monsieur,

ceci ! — Le nombril ? Qu'y a-t-il d'indécent à cela ? Tout le monde parle d'ombilic, de nombril ! Vous vous rappelez très-bien sans doute certain cordon ombilical qui..... Quelqu'un pensa-t-il à se scandaliser de le voir entrer dans toutes les conversations ? — Non. — Pourquoi vous scandaliseriez-vous donc si vous lisiez dans le livre de M. Mazeret, que Santerre peignit *Adam* et *Ève* sans *nombril*, que Poulaguin est né du *nombril* de Brahma, et que les Palamites contemplaient leur *nombril* pour se procurer un état d'extase et un avant-goût de la gloire céleste ? Tout cela a peut-être le malheur d'être un peu connu ; mais enfin, il n'y a rien là de répréhensible, et voilà le point principal. — Et ce chapitre, monsieur ? — Par Lucrèce ! il est d'une innocence incroyable, et je vous jure que dix auteurs comme M. Mazeret feraient cent pages semblables à celles où il est question de cette partie que mutilaient les Amazones, et que supplée si bien à Paris l'art des Leroi, qu'ils seraient moins coupables que la couturière de la vieille baronne, votre voisine et la mienne.

D'ailleurs une seule réflexion peut lever vos scrupules : pudibond comme Arsinoé, M. Delaveau voile avec les feuilles de la vigne tout ce que la sculpture antique nous a légué de marbre indécent, et vous ne voyez pas qu'il ait jamais songé à cacher le sein de Vénus, de Flore ou de Minerve. Vous pardonnerez donc à l'auteur du Dénorama de vous avoir parlé de ce fragile édifice, et de vous avoir appris qu'au rapport de Pline, la chair de l'*ange*, poisson de mer, a la singulière vertu d'en maintenir les élégantes proportions, et que, pour cette raison, les dames romaines faisaient un grand usage de cette chair,

leurs habits n'étant point, comme ceux de nos dames, propices à soutenir le poids de ce trésor. Cette remarque de M. Mazeret est bien un peu impertinente, n'est-ce pas, Madame? mais il faut la pardonner au compilateur en faveur de son érudition.

Permettez que j'appelle votre attention sur la chasteté de Marie de Bourgogne qui mourut d'une fracture à la *cuisse*, dont elle aurait pu guérir si sa pudeur ne s'était révoltée à l'idée de montrer la blessure au chirurgien. Voilà qui est édifiant, j'espère! eh bien, ce livre que vous rejetiez tout-à-l'heure est plein de belles choses de ce genre; lisez plutôt l'article *Lèvres;* voyez comme cela est réservé. Vous auriez cru que M. Mazeret allait faire, pour le plaisir, un coussin de ce tissu voluptueux dont un cardinal qui s'y connaissait, M. de Bernis, disait dans ses vers que c'est le trône de l'amour; point du tout; l'auteur du Spicilége humain ne parle des lèvres que pour citer l'édit de Louis IX qui condamnait les blasphémateurs à se les voir percer avec un fer chaud. Il faudrait être doué d'une imagination bien sacrilége pour avoir des pensers érotiques après avoir lu de pareils traits de justice. Je sais bien que, quant à moi, au train dont vont les choses, ce souvenir ne me donne guère envie de desserrer les lèvres; j'aurais trop peur qu'on ne les forrât un jour avec une lance rougie, si, par hasard, je venais à prononcer seulement un de ces mots téméraires que nos sages d'aujourd'hui jetaient jadis à la volée aux belles du vauxhall de Thorré, ou de la réunion nocturne du Palais-Royal.

Le chapitre du *nez* est le plus amusant, et je vous le recommande, Madame. Vous n'y trouverez mal-

heureusement rien sur le nez de madame de Genlis, *si souvent célébré en vers et en prose* ; mais vous y verrez l'exclusion du trône et du sacerdoce, prononcé par le Lévitique contre les nez trop grands, trop petits ou de travers ; le nez de la sainte Vierge, déclaré *aquilin* par le jésuite lyonnais, Théophile Raynaud ; des vers du bon temps, adressés à *un nez qui fit tourner bien des têtes*, suivant l'expression du poëte chevalier de Cubières, et vingt autres choses plus singulières encore. Du nez vous passerez à *la bouche*, de la bouche à *la barbe*, de la barbe à *l'estomac* et au *ventre;* là vous ferez une pose, pour admirer avec quel soin M. Mazeret s'est gardé de parler du seul *ventre* qui ait à présent quelque intérêt pour nous ; et si à ce sujet il ne vous faut qu'une plaisanterie, pour vous dédommager du sérieux des anecdotes rapportées par notre glaneur, vous vous rappellerez le sobriquet donné à cet immobile M. Usquin, qui siégea si long-temps dans nos assemblées législatives, à une égale distance des deux côtés extrêmes, et que pour cette raison un homme d'esprit appela très-gaiement *le nombril du ventre.*

Du ventre, vous passerez immédiatement aux *genoux,* et quand vous serez arrivée aux *pieds*, vous fermerez le livre, en attendant que quelque Silvandre classique vienne vous faire la politesse que Malherbe faisait à sa maîtresse Caliste *. Les Silvandres ne vous manqueront pas, Madame, j'en suis sûr ; mais serez-vous aussi complaisante que l'amante de Malherbe?

A. J...

* Il finissait toutes ses lettres par cette formule : *Je vous baise les pieds.*

UNE MAISON DE SANTÉ.

Si vous êtes fatigué des dissipations de Paris; si vous ne pouvez trouver un moment dans la journée pour vous recueillir; si vous êtes logé dans un quartier tumultueux, ayant pour voisinage un maréchal ferrant, un marchand de trompettes et une sevreuse d'enfans; si la nuit vous entendez un boulanger battre son pain et chanter les partitions de Grétry, supportez toutes ces calamités plutôt que d'y vouloir porter remède, en allant passer quelques jours dans une jolie maison aux environs de la capitale.

On m'avait parlé de l'établissement de M. le docteur P. comme d'un lieu enchanté. Sa situation, entre Saint-Mandé et Vincennes, est véritablement charmante. J'arrive : je me promène dans un jardin délicieux ; on me donne une petite chambre dont la vue s'étend sur les bois, et je me réjouis d'avance du plaisir d'y passer une grande partie des journées à ne rien faire, et toutes les nuits à dormir.

Me voilà installé. On sonne le dîner, et je me rends, le premier, dans la salle où viennent manger les malades. Ferai-je connaissance avec mes compagnons, tout aussi affamés que moi-même ? Eh ! non ; je suis venu pour être tranquille, pour être à moi-même. Je n'aurai point de frais d'amabilité à faire.

Mais le dîner est fini ; j'ai entrevu cinq ou six fem-

mes. Jeunes ? vieilles ? laides ? jolies ? Qu'importe. Un nombre pareil d'hommes m'a paru insignifiant. Le dessert achevé, je suis allé respirer le grand air, et rentré vers dix heures, me voilà assez désœuvré pour sentir le besoin d'un profond sommeil. Quel silence ! Quel air pur on respire ici ! Je passerais volontiers la nuit à ma fenêtre pour écouter le silence (comme dit Milton) et voir les ténèbres. Pourtant mes yeux se ferment ; tirons les persiennes et les rideaux ; soufflons ma bougie *diaphane :* me voilà au lit.

Au moment où je vais m'endormir, quelle est cette voix tellement près de moi, que je croirais la personne qui parle dans mon lit, si je n'apercevais sa lumière par les fentes d'une porte condamnée qui est au pied de l'alcove ? Écoutons ! C'est une femme. C'est peut-être à moi qu'elle parle ; elle gronde ; une voix répond humblement ; la colère de la première voix s'en augmente ; ce n'est plus une petite maîtresse, c'est une furie qui jure et qui blasphème avec l'énergie d'un cuirassier. Malheur à la pauvre créature qui est en faute, si elle ajoute un mot de plus pour s'excuser ! Ce monologue a duré une bonne heure ; je me suis bouché inutilement les oreilles sous mes couvertures. Enfin pourrai-je reposer ?

Une porte s'ouvre avec fracas dans le corridor ; un homme passe devant ma chambre, et je l'entends murmurer : « Quelle colique ! ces coquins-là en vien» dront à leurs fins, voilà le poison qui commence à » agir. » A ses paroles, je crois reconnaître un receveur-général qui était en face de moi à table. Il ne mange de rien sans examiner attentivement si le plat qu'il désire est entamé par le maître de la maison ou

au moins par quelque autre, quand l'amphitrion ne dévore pas, au gré de l'appétit du malheureux, que ses craintes d'être empoisonné ne rendent pas plus sobre.

Il est rentré. Une sonnette aiguë me fait bondir en sursaut. On ouvre une autre porte. « Que veut Madame? — Ce que je veux? mon Dieu! vous savez bien, Louise, que je parais bien portante tout le jour, et que je souffre le martyre, aussitôt que je suis couchée. Apprêtez-moi ma potion. Habillez-vous, ma fille; car je prévois que j'aurai besoin de vous long-temps. »

Pour le coup je suis perdu. Une voix chevrotante part d'une chambre dont le mur mitoyen est à la tête de mon lit. « Petit vilain, sot animal! jamais vous ne coucherez avec moi. » Pourquoi ces paroles sont-elles accompagnées de coups? le criminel ne les reçoit pas avec une résignation bien discrète, et je reconnais à ses cris, dans le compagnon de ma voisine, celui qui m'a déjà mordu les jambes pendant le dîner.

Pour le coup je me lève. Ouvrons ma fenêtre. Les premiers rayons du soleil percent déjà à l'horizon; n'importe, le plus beau jour perd tout son charme après une pareille nuit. Je veux dormir, je ne veux que dormir. Me voilà replacé dans ma triste couche, le visage tourné du côté du mur, et je ferme les yeux de toutes mes forces. « *Baisez, petit fils, petit mignon. As-tu déjeûné, Jaquot?* » Ce colloque nouveau s'établit à la fenêtre au-dessus de la mienne; et je ne puis deviner qui a plus de bon sens de la demoiselle qui parle, ou de la pauvre bête qui lui répondrait, si on lui laissait le temps de placer une parole.

Cette fois mon parti est pris. Je m'habille sans proférer une plainte, je rassemble deux ou trois volumes que j'avais apportés pour me donner la contenance de la campagne, et je regagne Paris à grands pas.

O Paris solitaire! quartier silencieux de la rue Saint-Honoré! que Dieu préserve vos habitans de la tranquillité d'une maison de santé!

D.

PREMIER SABBAT.

Il y avait autrefois un vieux sorcier, qui faisait périodiquement le sabbat dans un journal défunt, c'est-à-dire, qu'il y faisait les cornes à tout le monde, sans m'excepter. Ce garnement-là, c'était moi.

Je crois que je suis un peu oublié maintenant, surtout des personnes qui ne me lisaient pas dans ce temps-là, et qui forment bien certainement l'immense majorité des Français. Mais je parviendrai bientôt à gagner une seconde fois mes éperons sur un champ de bataille littéraire où il y aura, j'espère, beaucoup de blessés, peut-être même quelques tués, et cependant, personne de mort, comme dit le proverbe ; car il faut que tout le monde vive, et surtout les sots, puisqu'ils sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Pareil à nos vieux soldats, qui, rongeant leur frein sur l'autre bord de la Loire, ne demandaient que des cartouches et des Prussiens, je ne demande que des plumes et des ridicules : de tout cela, Dieu merci, il ne manque pas encore d'oisons en France pour m'en fournir. Je me propose même incessamment de publier la collection de mes œuvres diaboliques par souscription. Je dirai de plus, sans vanité, que tous les libraires de Paris se disputent déjà l'honneur d'y coopérer, tant ils comptent sur la malice humaine.

Ce n'est pourtant pas sans peine que je me suis dé-

cidé à rentrer dans la carrière, après avoir passé quelque temps en province, où l'on m'avait envoyé par une grande injustice. A Saint-Amand, que j'ai habité presque tout l'été dernier, je ne me suis pas permis d'autre passe-temps, que de faire l'éducation d'un honnête jouvenceau dont tous les journaux ont raconté l'histoire. C'est celui qui déterrait les paroissiens pour les manger, et que la justice qui n'est pas Thémis, vient de troubler dans l'exercice de ses innocentes fonctions. C'était un petit homme romantique que je m'étais plu à former; je lui avais fait lire les meilleurs traités d'anthropophagie, *Han d'Islande*, le *Vampire* et les *Vampires*, etc. Enfin, je suis rentré à Paris, et j'y végétais paisiblement, ne songeant à rien, car je ne songeais pas à mal, quand un de mes vieux amis de la nouvelle école est venu s'asseoir au coin de mon feu, avec l'intention d'y jeter de l'huile, comme on va le voir par le dialogue suivant qui s'est établi entre nous deux.

— Eh bien! sorcier, qu'est-ce donc? vous restez oisif et muet; vous vous préparez sans doute bientôt à brûler votre manche à balai en guise de bûche. Est-ce que vous auriez par hasard lancé tout votre venin?

— Non, mais je suis devenu benin.

— Et cependant les classiques lèvent la tête! *Tu dors, sorcier*...

— Quel diable de verbiage venez-vous me conter? Qu'est-ce que cela me fait à moi? vous savez bien que je n'ai jamais été ni classique ni romantique.

— Vous, vous êtes romantique comme Satan lui-

même. Vous ne vous en doutez pas; mais les Classiques vous en ont donné le brevet.

— C'est une calomnie dont je les ferai bien repentir.

— A la bonne heure, mon petit sorcier; fâchez-vous. Un sabbat, morbleu! un sabbat.

— Et où le fourrer, s'il vous plaît, au nom du ciel et de l'enfer? Il n'y a plus de *Muse*, plus d'*Oriflamme*, plus de journaux romantiques, puisque romantique y a.

— Vous avez le *Mercure*.

— Je n'en veux point.

— C'est pourtant bien votre affaire, puisqu'il paraît périodiquement le jour du sabbat. Cela semble un fait exprès.

— Cette circonstance assurément serait bien faite pour me séduire. Cependant....

— Cependant.... quoi?

— On m'a sans doute donné aussi, à mon insu, un brevet d'éteignoir, parce que j'écrivais dans l'*Oriflamme*.

— Oui; après?

— Je pourrais donc vous dire que le *Mercure* est libéral, autant qu'il peut l'être; mais, comme je sais garder partout mon indépendance, ce n'est pas là ce qui m'arrête. N'est-ce pas MM*** qui le dirigent aujourd'hui?

— On le dit; ensuite?

— Je pourrais donc vous confier qu'ils sont mes ennemis; mais ce n'est pas cela non plus; c'est, au contraire, une raison pour qu'ils me traitent mieux

que leurs amis, auxquels ils jouent quelquefois des tours pendables. Le fait est qu'ils ont plus de malice que moi, et plutôt que de m'exposer à me voir sans cesse humilié par un pareil voisinage, j'aimerais mieux me réfugier, je ne sais où ; à l'Académie, par exemple ; je n'aurais là rien de semblable à redouter.

— Considérez donc cependant que tout prononcé qu'on soit, comme romantique et comme libéral, les royalistes et les classiques respectent ceux qu'ils craignent. Dès qu'ils publient quelque chose, c'est un chorus universel d'éloges. Or, on ne les doit pas toujours à son talent seul; par le temps qui court, le talent seul ne fait pas de ces prodiges !

— Je ne le suppose pas.

— Et vous-même, sorcier, dans le temps de votre gloire et de vos sabbats, vous avez fait imprimer un petit ouvrage anonyme, que tout le monde savait être de vous. De tous ceux que vous harcelez journellement, personne alors n'a osé vous draper, et ce n'était pourtant pas faute qu'il ne prêtât largement à la critique. Il est donc bon quelquefois de se faire craindre, dans la république des lettres comme ailleurs.

— Il est vrai que j'ai deux opuscules à faire paraître incessamment, et je ferais bien de me remettre, dès à présent, à chanter pouilles aux gens, afin de me ménager leur indulgence. Mais mon absence m'a rouillé, et je ne sais plus qui je dois mordre. Je vous ferai un sabbat, si vous me fournissez un sujet intéressant.

— Le grand barde Baour ! faites-le repentir de sa dernière satire.

— N'a-t-elle pas déjà assez ennuyé le public ? On en

a parlé d'ailleurs dans un des derniers numéros du *Mercure*.

—Justement; mais pour qu'on n'y revienne plus, tuez-le de ce coup-ci.

— C'est impossible; il a résisté trente ans aux épigrammes de Lebrun, à l'indifférence des lecteurs, aux bâillemens du parterre? Et puis, tout est dit sur son compte, trouvez-moi quelque chose de piquant et de neuf, qui ait rapport à lui.

—Volontiers; vous direz que c'est un...

— Non, parbleu! D'abord, ce n'est pas neuf; mais ensuite, comme vous devenez mauvaise compagnie, mon ami! On dirait que vous ne voyez plus que des gens de lettres de la bonne école. Rappelez-vous les fameux *Je ne dis pas cela* du Misanthrope. Le penser, soit; mais le dire.... fi donc!

— Vous ne me laissez pas achever; il y a un trait fin là-dessous.

— Quelle finesse!

—Oui; car il nous reproche de ne pas savoir l'orthographe, et pour lui prouver que nous l'avons apprise, vous lui direz son fait en trois... Devinez, sorcier; je vous le donne en trois à vous-même.

— En trois lettres, probablement.

— Vous lui direz qu'il n'est qu'un... en *trois mots* *.

—Pas trop mal, mon cher; mais il est dur de faire passer pour tel M. Baour, en vers; en prose, à la bonne heure; les *Contes d'un philosophe grec* et sa conversation sont là.

* M. Baour a publié jadis des satires intitulées : *Deux mots* et *Encore un mot.*



— Eh bien ! vous lui conseillerez de lire le *Voyage autour de ma Chambre*, et de se bien pénétrer de la distinction savante que M de Maistre y établit entre l'ame et la bête. Il verra alors quelle est la partie de lui-même qui se mêla du travail d'esprit, et il s'apercevra peut-être qu'il a reçu de la nature, pour aligner des syllabes, ce que possédait l'auteur du *Lépreux* pour se brûler les doigts en faisant son café.

— Et son ame, que fait-elle pendant ce temps-là ?

— Elle s'occupe à expédier par la poste des exemplaires de la *Jérusalem*, aux souverains qui n'ont pas pu en avoir lors de la première édition.

— Mauvaises plaisanteries !

— Dans les bêtes il y en a de fort distinguées. Que diriez-vous, si nous l'appellions un aigle ?

— L'ironie serait forte.

— Il ne trouverait pas au contraire le coup d'encensoir assez bien lancé ! Mais j'en viens au plus grand de mes griefs. Écoutez ces vers bouffons :

. . . . Auger d'un coup de foudre
A frappé votre *Muse* et l'a réduite en poudre ;

Voyez dans une note que « la *Muse française* était » un journal où les romantiques se grattaient à qui » mieux mieux les uns les autres, tandis qu'ils lan- » çaient le coup de pied de l'âne aux pauvres classi- » ques aux abois. » J'ouvre cette Muse, et j'y lis textuellement, après une citation de vers assez longue, surtout au gré des lecteurs :

« De pareils vers répondent victorieusement à toutes » les critiques. Cette poésie semble née sous la baguette » même d'Armide. Elle rend avec une merveilleuse

» perfection tout l'éclat du modèle ; le miroir de la
» magicienne ne reproduirait pas plus fidèlement ses
» attraits, et nous aimons à prédire que l'ouvrage
» dont ce morceau est extrait, vivra aussi long-temps
» que la langue française. » Le tout suivi d'une autre période d'éloges plus emphatiques encore, s'il est possible. Quel est le malheureux classique qu'on maltraitait ainsi ? M. Baour.

— Quel est le coupable romantique qui a osé signer de pareilles faussetés ?

— M. Alexandre Soumet.

— C'est cela ; j'aurais dû m'en douter. Ce pauvre Soumet ! je l'aime de tout mon cœur. Je vous en demande bien pardon pour lui ; vous sentez bien qu'il n'en a jamais pensé un traître mot. Il n'était pas académicien encore ; c'était le cardinal de Montalte au conclave ; à présent le voilà Sixte-Quint ; il s'est redressé, il a jeté ses béquilles, et il dit d'une grosse voix : *Ego sum papa.*

— Papa ! papa ! tout cela n'excuse pas l'ingratitude de M. Baour. Que dira-t-il pour s'en justifier ?

— Il dira qu'il a encore fait faire cette fois ses notes par MM. Buchon et Trognon.

— Il devrait se souvenir que ces deux hommes de talent ont pris leur revanche. Mais, puisque l'adulation est un mets trop fade pour lui, essayons de la franchise, de la franchise absolue, sans détour, sans ménagement.

— Vous me faites trembler.

— M. Baour en veut beaucoup aux jeunes auteurs, parce qu'il les soupçonne de n'avoir pas pour lui au fond du cœur toute l'admiration qui lui est due ; il ne

se doute certainement pas de l'excès auquel ces malheureux poussent l'irrévérence à son égard. Il faut qu'il le sache enfin.

— Là, là! doucement!

— Sorcier, les romantiques vous font l'honneur de vous choisir pour leur organe. Ils vous chargent par ma voix de le lui apprendre.

— Grand merci de l'honneur et de la commission! Allez le lui apprendre vous-même.

— Non, c'est vous qui lui raconterez tout en douceur, sans vous fâcher, que nous ne lui reconnaissons que le talent d'aligner des syllabes, en comptant sur ses doigts jusqu'à douze; que loin de le croire immortel, malgré son titre de *quarante,* nous adhérons à l'ancien distique d'Andrieux; que nous le tenons pour bien et dûment *mort* et *remort;* et que si nous, de notre côté, nous avons un *remords*, c'est de ne lui avoir pas toujours dit ses vérités avec candeur.

— Je ne dirai jamais cela, mais je publierai notre entretien en dernière réponse à son dialogue.

Et là-dessus, mon colérique ami s'éloigna; et je m'acquitte ici de ma promesse. J'espère que ce sabbat innocent tombera sous les yeux ou plutôt sous les lunettes de M. Baour. J'ai remarqué que si peu lu qu'on fût quelquefois, le bonheur voulait toujours qu'on le fût par les gens à qui l'on adressait des complimens aigres doux.



Le Tartufe moderne, *par* M. de Mortonval *.

On l'a dit bien souvent, notre siècle est plus grave que le siècle dernier; ce n'est pas que nous ne tenions à nous amuser; nous trouvons, ainsi qu'un des personnages du roman dont nous allons rendre compte, que la vie est courte, et nous consentons volontiers à rire pour mieux la charmer; mais nous voulons que l'amusement du passé nous laisse autre chose qu'un souvenir vide de toute instruction, et nous aimons à railler surtout ceux que nous haïssons ou que nous méprisons. De-là le succès des romans historiques et la vogue extrême que depuis quelques années ont obtenue toutes les réimpressions et représentations de ce bon M. Tartufe. L'auteur du nouveau roman, M. de Mortonval, qui, dans un premier ouvrage, nous avait donné une peinture fidèle et animée des mœurs espagnoles, vient nous entretenir d'un Tartufe contemporain. Son héros est l'abbé Laurent, l'*un des commis-voyageurs de la tartuferie.*

La scène du roman se passe au printemps de 1824, dans un village situé près de Lyon. Le personnage avec qui l'on fait d'abord connaissance, est M. Lenoir, bon et digne curé, remplissant exactement tous ses devoirs, adoré de ses paroissiens, et tolérant sans indifférence; peut-être un peu janséniste, et fort ami de madame de Paranges, vieille dame au caractère ferme, or-

* Trois volumes in-12. Chez Dupont et Roret, libraires, quai des Augustins.

gueilleux ; du reste très-pieuse et charitable, disciple dévouée de Jansénius, et se plaisant à introduire le fils de son jardinier et la fille de sa vieille femme de chambre dans tous les mystères de *la grâce*, *de la délectation victorieuse et du plaisir délibéré.*

M. de Lierville, protestant, véritable philosophe chrétien, vient s'établir dans ses biens avec sa fille Pauline, son fils Jules, dont il a ménagé le mariage avec la baronne Michot, bien qu'il le soupçonne d'une autre inclination, et son neveu et pupille Émilien, catholique, et de l'esprit duquel les jésuites se sont emparés. M. de Lierville ouvre une rue au travers de son jardin, ancienne propriété de l'église, pour faciliter les communications, et voulant établir une manufacture dans le château de M. de Valbains, qui est venu l'habiter pour traiter de la vente. M. de Valbains, franc aristocrate, déteste le despotisme et les jésuites ; il veut la liberté, mais au profit de l'aristocratie, de la naissance, des richesses et des talens ; il est maire de son village, et il veille d'une manière ferme et intègre au bien de ses administrés. Bientôt arrive l'abbé Laurent, *fourrier des missionnaires ;* il vient annoncer leur arrivée et leur préparer les voies. Il prêche ; et le village, auparavant si paisible, se divise en deux factions. Maurienne, conducteur de la cariole, qui chaque jour va à Lyon, et madame veuve Simone, meunière du village, sont à leur tête. Les *Mauriennistes* tiennent pour le curé, pour la *rue Lenoir*, pour la manufacture et contre les jésuites. Le sénat de la faction Simone, composé de toutes les matrones du village, est toujours prêt à voter contre les détenteurs de *la vigne de Naboth*, la rue Lenoir et pour les jésuites. Ces

deux partis, après avoir essayé alternativement toutes les chances, se réunissent lorsque l'abbé Laurent est parvenu à faire destituer le curé. Tous redemandent ce digne homme ; les *Mauriennistes* parlent de se faire protestans ; mais M. de Lierville, protestant lui-même, leur persuade de garder la religion de leur enfance. M. de Valbains est allé à Lyon travailler à la réintégration du curé ; celui-ci revient tandis que les missionnaires repartent, et la révolution se fait au profit des *Mauriennistes*. Leur chef est un habile politique ; l'abbé Laurent lui a dit devant le curé que son mariage était nul, parce que M. Robert, prédécesseur de M. Lenoir, qui l'avait béni, était *assermenté;* que sa femme était une concubine et ses enfans des bâtards. Voyant que sa faction avait eu plusieurs déserteurs, il s'avance, après vêpres, vers le curé qui sortait de l'église avec l'abbé Laurent, et le prie de publier les bans de son mariage avec Jacqueline Claret, jeune fille de seize ans. La femme de Maurienne accourt ; tout le monde s'assemble ; Maurienne explique le fait. L'abbé Laurent est confondu, mais point insulté ; et après avoir essuyé les reproches du curé, Maurienne rassure sa femme et se retire avec ses partisans, dont le nombre s'est accru de plusieurs *Simonistes*.

Le chevalier de Mesleau, vieux gentilhomme qui joue un rôle important dans le roman lyonnais, est un reste de la société éteinte du dernier siècle. S'occupant très-gravement de futilités, doué de la plus élégante impertinence, n'ayant poursuivi dans sa vie qu'un seul but, son amusement, il va semant partout les tracasseries : ce caractère est tracé avec finesse.

Nous nous abstenons d'indiquer l'intrigue et la ma-

nière dont elle se noue, parce qu'il nous semble que sa nouveauté fait l'un des mérites de notre auteur.

D'autres personnages dont nous n'avons pas parlé sont remarquables par leur originalité : c'est surtout madame de Laverrine, contemporaine du chevalier de Mesleau, qui ne connaît de plaisirs *champêtres que les tracasseries et le jeu.* Cette vivante relique du vieux temps, meurt en riant et après avoir refusé le ministère de l'abbé Laurent, qui, à son tour, refuse lui-même les derniers sacremens et la sépulture en terre sainte à la pieuse madame de Paranges, dont le seul péché est de ne vouloir pas renoncer à ses opinions jansénistes.

Nous renvoyons à l'ouvrage pour y lire une piquante dispute qui s'établit entre madame de Paranges et l'abbé Laurent : elle est pleine d'énergie et de vérité : *Allez, porte d'enfer*, lui dit en finissant le moderne Tartufe. — *Allez, Jésuite!* lui réplique son antagoniste qui enfin a trouvé une réponse à une invective que Pascal avait cru laisser sans réplique.

Le nouveau roman est destiné à avoir un succès de vogue. Vérité de mœurs, de caractères, originalité dans la composition, style animé, telles sont les qualités qui distinguent M. de Mortonval. Un critique sévère pourra lui reprocher quelques longueurs dans le premier volume, quelques incorrections, quelquefois de la sécheresse dans le style, et surtout l'invraisemblance des funérailles de l'impie Laverrine. Du reste, l'auteur a vu les hommes, les a bien observés, et il sait les peindre avec justesse et impartialité. Il nous paraît appelé à donner une suite de romans utiles sur les mœurs françaises contemporaines.

T.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

➳ En ce temps-là (c'est-à-dire vers le 10 octobre de l'an de grâce 1825), il plut au gouvernement de France de penser que les philosophes, les écrivains et les artistes pouvaient profiter en quelque chose de l'abolition de la confiscation des biens. Après la république d'Haïti, on voulut reconnaître la république des lettres, et faire rentrer dans le droit commun les auteurs après les Nègres. Le ministère des finances ou celui des affaires étrangères fit sonder diplomatiquement cette espèce de citoyens, que M. de Corbière ne comprend jamais dans les administrés de l'intérieur. Il s'agissait de savoir de combien d'années les auteurs prétendaient reculer le *droit d'aubaine* ouvert sur leur succession. Car vous savez que si vous êtes fils d'un marchand de chandelles banqueroutier, d'un agent de change passé en Belgique, ou neveu d'un directeur d'une maison de jeux, vous hériterez, en France, à perpétuité, vous et les vôtres, de l'honnête fortune que vos parens auront su mettre à couvert des huissiers, et si un homme de génie vous a donné le jour, vous n'avez rien à prétendre dix ans après sa mort sur le fruit de ses veilles. Il vous déshérite en vous illustrant; nos lois le punissent du crime irrémissible d'avoir évité les sentiers de l'intrigue ou les antres de l'agiotage, afin d'élever

dans la retraite un monument qui fît la gloire de ce pays. La succession de Turcaret est imprescriptible ; celle de Racine est perdue depuis cent vingt-cinq ans.

Toutefois elle n'est pas perdue pour tout le monde. Les libraires, les comédiens en ont le profit ; les hôpitaux en ont les charges. La famille de Sedaine est peut-être, à cette heure, aux portes de Saint-Louis ou du Val-de-Grâce ; mais Crispin paiera sa maison de plaisance avec les droits d'auteurs morts entrés dans son épargne philosophique.

Les *Parias* de la littérature, de la gravure et de la musique se sont assemblés pour délibérer sur la faveur inattendue que pourrait leur faire un jour ou l'autre ce gouvernement civilisé. Les auteurs traités jusqu'ici comme les chiens de la Fable, au lieu d'envoyer à Jupiter-Corbière ces ambassadeurs parfumés dont la classique antiquité nous a raconté l'histoire, ont choisi des hommes pour députés ; ils ont même choisi des hommes de mérite. C'est M. Lemercier, c'est M. Delaville, qui exposeront la requête collective et rédigeront un projet de loi qui sera peut-être présenté aux Chambres par M. le comte de Peyronnet, comme la plus poétique des excellences et la plus intéressée à voir récompenser les muses.

Nous ne saurions prévoir ce qui sera décidé. Nous ignorons si les notables, délégués par les états-généraux dramatiques, transigeront avec ce qu'on appelle *absurdement* le domaine public, pour une prolongation de jouissance ; si la politique du théâtre commandera cette transaction, et quelle cotte mal taillée sera faite dans la nouvelle charte littéraire ; mais ce que nous ne saurions cacher, c'est que tout ce qui modifiera

la pleine et entière restitution de la propriété, sera un outrage à l'équité publique.

Messieurs, rendez à Corneille ce qui est à Corneille. Ou, si les poëtes qui n'ont jamais quitté leur pays, et qui l'ont honoré toujours, ne demandent point une indemnité, laissez-leur du moins les fruits à venir de leur fortune. Les héritiers naturels leur manquent-ils? déposez dans des mains pures, et bien loin des bureaux de votre police, un *fonds littéraire* destiné à encourager le jeune écrivain pudique, ou à soutenir le talent vieilli, que l'inspiration ne visite plus. Tel qui ferme sa main à vos pensions, ne rougirait peut-être pas de recevoir le denier du poëte sur les droits de Britannicus et des Horaces. Ne savez-vous enfin où porter dignement le tribut que notre patrie acquitte envers la gloire de Corneille? Offrez-le à la patrie de Sophocle. Employez le trésor des muses à affranchir cette nation qui vous a arraché aux ténèbres, c'est-à-dire à la servitude.

En ce temps-là, il était publié en faveur des Grecs, au nom de leur *comité* et de la Société de la *morale chrétienne*, un éloquent État de leur situation. M. Artaud exposait avec énergie et talent, que les Hellènes, abandonnés ou trahis par tous les Rois, n'avaient plus de recours qu'en la générosité des peuples. Des Autrichiens catholiques avaient conduit sur leurs navires des Africains, au secours des bourreaux de Souli; une Alliance sainte et le père des Fidèles avaient repoussé les supplians qui portent la croix; mais il leur restait une part de notre sang et de notre or, la liberté, ame de leur cause, et cette haine qui se po-

pularise en Europe contre les Turcs de toutes les religions. Un congrès refusait aux Grecs une réponse ; mais une petite ville de France (Gray) leur envoyait sept mille francs; Rome n'excitait plus à la croisade que les disciples de Loyola ; mais Genève réunissait en deux jours quinze cents louis pour les matelots de Canaris. Enfin, quand les farouches guerriers du Danube et de la Néva restaient en présence des massacres, dans une impassibilité bien *prosaïque*, une timide jeune fille de Villiers-sur-Orge intéressait pour eux, au nom de la poésie.

En ce temps-là florissait, au grand scandale des *Scholastiques*, professeurs, amateurs et connaisseurs jurés de tous les plaisirs de l'esprit, un écrivain original et sans préjugés. Tantôt il signait B. A. A. une étrange histoire de la peinture en Italie, tantôt il indiquait pour auteur d'un livre sur l'*amour* le biographe anonyme d'Haydn et de Mozart, ou bien il chargeait un M. de Stendal (on eût dit quelque baron allemand) des spirituelles folies qu'il enfermait dans une vie critique du compositeur Rossini. La vérité est que ce mystérieux personnage, lequel avait senti lui-même, jugé d'après lui, voyagé, pensé et médit, se nommait Antoine ou Alexandre Bayle. Il aimait les arts, la bonne compagnie, la paresse et la liberté. Il supportait à Paris l'ennui d'une conversation pédantesque, beaucoup moins courageusement qu'il n'avait enduré les souffrances de la Béresina, mais au demeurant, il remuait dans trois pages d'un livre, plus d'idées que l'Académie n'en a mis en circulation depuis le renvoi de deux de ses membres. Aujourd'hui, jour consacré

au bienheureux Laurent, mon patron ou le vôtre, M. Bayle avait déjà imprimé plus de pages qu'il n'en faut pour perdre la réputation d'un homme de talent et celle de trois hommes d'esprit ; mais il en avait publié pour réhabiliter celle de trois individus de la première classe et neuf de la seconde. Ce qui fait de bon compte, et tant que M. de Villèle n'aura point changé l'arithmétique, qu'il sera établi aux yeux de la postérité, pour qui nous écrivons évidemment, qu'il y avait juste en M. Bayle (ou de Stendal) un homme de talent et trois hommes d'esprit.

En ce temps-là le projet d'écrire un roman montait au cerveau de nos écrivains, jeunes ou sages, comme une infirmité contagieuse. La France allait s'affranchir du tribut payé à l'Angleterre, et l'éditeur de Walter Scott pâlissait. M. Lemercier composait un roman, M. de Jouy un roman, MM. Merville, d'Épagny, de Vigny, Gaspard de Pons, Abel Hugo, et Français de Nantes corrigeaient les épreuves de six romans. Nous ne parlons pas de l'auteur d'*Édouard*, celui-là fait toujours un pareil livre, et il a toujours raison. Mais on commençait à parler du volume qui deviendra un secret, répandu à deux cents exemplaires vers la fin de l'automne prochain. Il portera le nom d'*Olivier*. Ce héros-là, mais je me trompe, ce ne sera pas un héros; ce personnage excitera un intérêt bien singulier, s'il en excite un. Ce ne seront pas, cette fois, des titres de noblesse qui lui manqueront pour épouser une duchesse, mais je ne sais quoi de plus naturellement noble, bien que la société aristocratique n'ait pas la réputation d'avoir de privilége à cet égard. L'auteur

d'*Anatole*, qui est aussi une dame, nous a intéressé avec beaucoup d'art et de charme au sort d'un amoureux muet et sourd ; mais il paraît que l'Olivier de madame de Duras entend moins encore et ne donne aucun signe d'éloquence. Ne serait-il pas périlleux de vouloir attendrir pour un Lovelace de cette espèce? l'auteur d'Anatole n'aurait jamais eu de ces idées-là. Olivier cependant épousera la victime de son amour; mais, dans l'impuissance de ses vœux pour le bonheur de ce monde, il prendra la résolution de partir pour l'autre. Il laissera à sa femme toute l'innocence et la pureté qu'il a pu supposer en elle, et s'affranchira avec un peu de poudre à canon, de l'ancien supplice de Tantale. Faut-il que ce pauvre jeune homme se punisse des torts de la nature avec les armes de la civilisation? Et le temps ne viendra-t-il jamais où l'art des Gay-Lussac et des Bertholet, qui rend si bien à la fiancée toute sa vertu, prêtera à l'époux quelque avantage correspondant?

Les envoyés de Saint-Domingue se plaignaient hier, devant M. de Villèle, de la façon peu hospitalière dont ils sont traités, ici, par les journaux de la couleur blanche. — « Les journaux! les journaux, dit Monseigneur d'une voix nazillarde, ne voyez-vous pas bien qu'ils me traitent moi-même comme un nègre? »

POST-SCRIPTUM.

Nos abonnés sont avertis que nous avons contracté hier, à quatre heures du soir, l'engagement dont la teneur suit :

« Je reconnais avoir reçu la somme de QUINZE CENTS
» FRANCS pour compte du *Mercure*, afin que ledit jour-
» nal n'attaque point, à partir de ce jour pendant
» un an, ni l'administration de la Maison du Roi, ni
» la personne de M. le vicomte Sosthène de Laroche-
» foucauld. »

Paris, 11 *novembre* 1825.

LE RÉDACTEUR EN CHEF.

Nous tiendrons fidèlement les conditions de ce marché. Maîtres de disposer de la somme reçue, nous avons pensé que nos lecteurs nous pardonneraient le sacrifice de quelques plaisanteries bonnes ou mauvaises, en faveur de l'emploi que nous nous sommes empressés de faire de cette petite part du budget ministériel.

« Je soussigné reconnais avoir reçu, de M. le rédac-
» teur en chef du *Mercure du dix-neuvième siècle*, la
» somme de *quinze cents francs*, pour être versée chez
» MM. André et Cottier, trésoriers du comité grec,
» comme souscription en faveur des Grecs. »

Paris, 11 novembre 1825, cinq heures du soir.

Pour M. G. L. TERNAUX, *l'aîné*,
président du comité grec.

TH. CLIQUOT (*son neveu*).

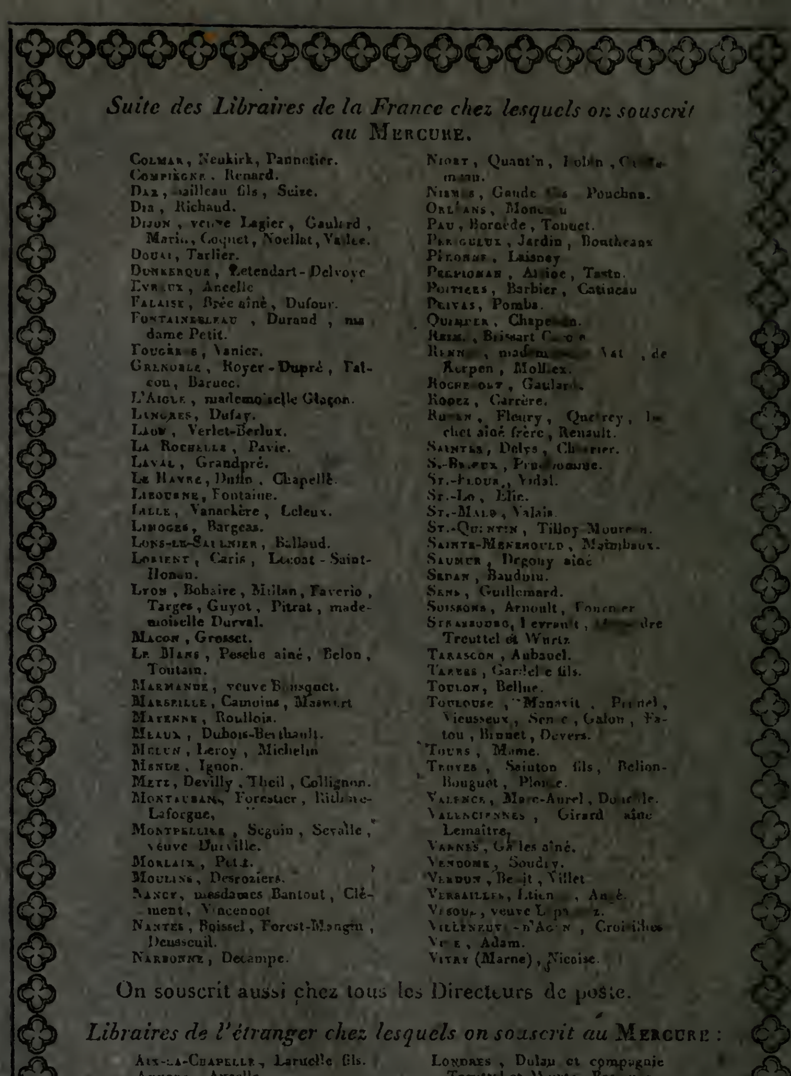
ON SOUSCRIT AUSSI A PARIS,

CHEZ :

AILLAUD, quai Voltaire, n. 13;
AIMÉ ANDRÉ, quai des Augustins, n. 59;
BÉCHET aîné, quai des Augustins; n. 57;
BOSSANGE père, libraire de S. A. S. le duc d'Orléans, rue de Richelieu, n. 60;
BRIÈRE, rue St.-André-des-Arcs, n. 68;
DELAUNAY, Palais-Royal, galerie de bois, n. 243 et 244;
EYMERY, rue Mazarine, n. 30;
GAUTHIER, Palais-Royal, galerie de bois, n. 177;
LADVOCAT, Palais-Royal;
LECOINTE et DUREY, quai des Augustins, n. 49;
MAURICE, rue des Mathurins-St.-Jacques, n. 1;
MONGIE aîné, boulevard Poissonnière, n. 18;
PÉLICIER, place du Palais-Royal, n. 252;
PONTHIEU, au Palais-Royal;
REY et GRAVIER, quai des Augustins, n. 55;
TREUTTEL et WURTZ, rue de Bourbon, n. 17.

Libraires de la France chez lesquels on souscrit au MERCURE.

ABBEVILLE, Grare, Dévérité.
AGEN, Noubel.
AIX, Monret, Terris.
ALAY, Rodière.
ALENÇON, Bonvoust.
AMBERD, Seguin.
AMIENS, Caron-Vitet, Allo-Poiré.
ANGERS, Fourier-Mame, madame Binsse.
ANGOULÊME, Laroche, Tremeau et compagnie.
ARGENTAN, Lecresne, Tremean.
ARRAS, Topino.
AURILLAC, Grassal, Picot.
AUTUN, Dauphin.
AUXERRE, ve. François Fournier.
AVESNE, Virony.
AVRANCHES, Quesnel.
AVIGNON, Seguin aîné, Laty.
BAR-LE-DUC, Laguerre.
BASTIA, Lorencie.
BAYEUX, Groolt.
BAYONNE, Gosse, Bonzom.
BEAUNE, Bernard-Dufay.
BEAUVAIS, Desjardins.
BESANÇON, Girard, Martin, Ducret.
BÉZIERS, Caml on, Bousquet.
BLOIS, Darnaud.
BORDEAUX, Lafitte, Coudert Gayet aîné, Lawalle, Lavigne madame Bonnet-Dutrey.
BOURG, Dufour, Bottier.
BOURGES, Gilles.
BREST, Auger, Michel.
BRIGNOLLE, Dufort.
BRIVES, Crauffon.
CAEN, Mancel, madame Blin, Lecrène-Mancèle.
CAHORS, Richard.
CALAIS, Leleux.
CAMBRAI, Berthond, Hurez.
CASTELNAUDARY, Labadie.
CASTRES, Chalfiol.
CARCASSONNE, Gadrat-Capelle.
CARPENTRAS, Proyet.
CHALONS-SUR-MARNE, Dortu.
CHALONS-SUR-SAONE, Dejussieux.
CHARLEVILLE, Rancourt.
CHATEAU-GONTIER, Lecoq.
CHAUMONT, Bouchard.
CHERBOURG, Boulanger, Courtois
CLERMONT-FERRAND, Thibault-Landriot, Auguste Veysseite
COGNAC Séguin.



Suite des Libraires de la France chez lesquels on souscrit au Mercure.

Colmar, Neukirk, Pannetier.
Compiègne, Renard.
Dax, Pailleau fils, Seize.
Die, Richaud.
Dijon, veuve Lagier, Gaulard, Marin, Coquet, Noellat, Vallée.
Douai, Tarlier.
Dunkerque, Letendart-Delvoye.
Evreux, Ancelle.
Falaise, Brée aîné, Dufour.
Fontainebleau, Durand, madame Petit.
Fougères, Vanier.
Grenoble, Royer-Dupré, Falcon, Baruec.
L'Aigle, mademoiselle Glaçon.
Langres, Dufay.
Laon, Verlet-Berlux.
La Rochelle, Pavie.
Laval, Grandpré.
Le Havre, Dufio, Chapellé.
Libourne, Fontaine.
Lille, Vanackère, Leleux.
Limoges, Bargeas.
Lons-le-Saulnier, Balland.
Lorient, Caris, Lecoat-Saint-Honan.
Lyon, Bohaire, Millan, Faverio, Targes, Guyot, Pitrat, mademoiselle Durval.
Macon, Grosset.
Le Mans, Pesche aîné, Belon, Toutain.
Marmande, veuve Bousquet.
Marseille, Camoins, Masvert.
Mayenne, Roullois.
Meaux, Dubois-Berthault.
Melun, Leroy, Michelin.
Mende, Ignon.
Metz, Devilly, Theil, Collignon.
Montauban, Forestier, Rithle-Laforgue.
Montpellier, Seguin, Sevalle, veuve Durville.
Morlaix, Petit.
Moulins, Desroziers.
Nancy, mesdames Bantout, Clément, Vincenot.
Nantes, Boissel, Forest-Mangin, Deusseuil.
Narbonne, Decampe.
Niort, Quant'n, Robin, C[illegible]meau.
Nismes, Gaude fils, Pouchon.
Orléans, Monceau.
Pau, Boroede, Touuet.
Périgueux, Jardin, Boutheaux.
Péronne, Laisney.
Perpignan, Alzine, Tasto.
Poitiers, Barbier, Catineau.
Privas, Pombs.
Quimper, Chapelain.
Reims, Brissart C[illegible].
Rennes, mademoiselle Vat, de Kerpen, Molliex.
Rochefort, Gaulard.
Rodez, Carrère.
Rouen, Fleury, Quetrey, Lechet aîné frère, Renault.
Saintes, Delys, Charrier.
St.-Brieux, Prud'homme.
St.-Flour, Vidal.
St.-Lo, Elie.
St.-Malo, Valais.
St.-Quentin, Tilloy-Moureau.
Sainte-Menehould, Maimbaux.
Saumur, Degouy aîné.
Sedan, Baudoin.
Sens, Guillemard.
Soissons, Arnoult, Fournier.
Strasbourg, Levrault, [illegible]dre Treuttel et Wurtz.
Tarascon, Aubanel.
Tarbes, Gardel et fils.
Toulon, Belluc.
Toulouse, Manavit, Pannel, Vieusseux, Senac, Galon, Fatou, Binnet, Devers.
Tours, Mame.
Troyes, Sainton fils, Belion-Bouguet, Plonce.
Valence, Marc-Aurel, Doucelle.
Valenciennes, Girard aîné, Lemaître.
Vannes, Galles aîné.
Vendome, Soudry.
Verdun, Benit, Villet.
Versailles, Etienne, Angé.
Vesoul, veuve Lépagnez.
Villeneuve-d'Agen, Croisilhes.
Vire, Adam.
Vitry (Marne), Nicoise.

On souscrit aussi chez tous les Directeurs de poste.

Libraires de l'étranger chez lesquels on souscrit au Mercure :

Aix-la-Chapelle, Laruelle fils.
Anvers, Ancelle.
Amsterdam, Dufour.
Berlin, Schlesinger.
Berne, Bourdorfer.
Bruxelles, Lecharlier.
Courtray, Gambart de Conrval.
Fribourg, A. Eggendorfer.
Gand, Houdin.
Genève, Paschoud.
Lausanne, Luquiens.
Liège, madame Duvivier.
Londres, Dulau et compagnie, Treuttel et Wurtz, Bossange.
Manheim, Artaria et Fontaine.
Mayence, Leroux.
Milan, Giegler.
Mons, Leroux.
Moscou, Riss.
Naples, Boret, Marotta et Vanspandoch.
St.-Petersbourg, Gerrget-Leffler.
Turin, Bocca.
Vienne, Schalbourg.